

Chapitre 1

Le moine

En ce mois de mai 833, Landrik et son chien couraient dans la forêt depuis des heures. Pourtant, ni l'un ni l'autre ne montrait le moindre signe de fatigue. Landrik, un colosse en pleine force de l'âge, allait de son grand pas élastique sur ses sandales de cuir. Tann, un superbe dogue, le précédait. À une croisée de chemins, ils virent déboucher sur leur droite un cheval au galop. Le cavalier tira sur les rênes et arrêta sa monture.

— Je suis bien sur la route qui mène au château de Glay-Acquin ? demanda-t-il.

C'était un moine, mais un moine qui se tenait en selle avec l'aisance d'un chevalier. Son long manteau de bure* était tout poussiéreux, preuve qu'il avait fait un long voyage.

— Oui, répondit Landrik. Tournez à gauche au prochain chemin. Vous verrez le château à votre droite en sortant de la forêt.

— Je vous remercie, mon fils, dit le moine. Savez-vous si le comte Efflam est sur ses terres actuellement ?

— Oui, répondit Landrik, puisque je suis là.

Le moine l'examina avec attention. L'homme était vêtu d'une simple tunique de chanvre beige, et de braies* de même teinte. Ses souples sandales de cuir étaient lacées sur les mollets. Il ne portait pas l'épée, signe distinctif de la noblesse, mais un scramasaxe, le sabre court des soldats francs.

— Seriez-vous son écuyer ?

Le visage de Landrik s'éclaira :

— Tout juste, mon père ! Je suis son écuyer depuis dix ans.

Le moine sourit sous son capuchon et, regardant le splendide molosse d'un œil connaisseur, ajouta :

— Vous avez là une bien belle bête.

— C'est Tann, répondit Landrik avec fierté. Mon meilleur compagnon. Je l'ai dressé moi-même. Nous revenons de la chasse.

Et Landrik frappa de la main sur la gibecière* bien remplie qu'il portait en bandoulière.

— Nous rentrons justement au château de Glay. Suivez-nous.

Sans attendre la réponse, Landrik siffla son chien et reprit sa course.

— Peste, pensa le moine en pressant sa monture. Ce diable d'homme court aussi vite que mon cheval galope.

Il faut dire qu'en ce temps-là les routes n'étaient que de mauvais chemins caillouteux, et les coursiers ressemblaient plus à de lourds chevaux de labour qu'à des pur-sang. Néanmoins, Landrik était sans conteste le meilleur coureur de Bretagne.

Le château de Glay-Acquin, comme la plupart des châteaux de cette époque, était une sorte de grosse ferme en bois. Autour du logis principal et de la vaste cour se groupaient les écuries, les granges, les greniers et les chaumières des serviteurs. L'ensemble était entouré d'une double palissade d'épieux, que dominait une tour de guet. La contrée était paisible en ce moment, le portail était ouvert et Landrik entra dans la cour, suivi du moine. En cette fin

d'après-midi, il régnait dans l'enceinte du château une grande activité : les palefreniers rassemblaient les chevaux pour la nuit, les vachers poussaient leur troupeau dans l'étable pour la traite, et les porchers ramenaient vers la porcherie les cochons qui s'étaient égaillés dans la forêt voisine. Les poules caquetaient, les oies cacardaient, et les canards cancaient dans un vacarme assourdissant.

Landrik, habitué à ce tohu-bohu, donna ordre à un valet de s'occuper du cheval du moine et lui demanda où se trouvait le comte Efflam.

— Il est près de l'étang, avec madame Clothilde.

— Le comte Efflam est donc marié ? demanda le moine tout en marchant.

— Oui, dit Landrik, il est marié d'hier. Il a épousé une orpheline qu'il avait recueillie enfant. Quand madame Clothilde est devenue une belle jeune fille, il en est tombé amoureux, et je le comprends ! Elle est aussi bonne que belle, et nous sommes tous heureux de l'avoir pour maîtresse.

Clothilde et Efflam étaient assis sur un banc auprès d'un étang où évoluaient des cygnes et des grues domestiques. Ils étaient tous deux vêtus à la mode franque : Clothilde avait une longue robe de lin bleue recouverte d'un manteau d'un fin lainage de la même couleur, mais plus court et bordé d'un large galon de soie brodé de fils d'or. Ses cheveux blonds étaient serrés sur la nuque en une lourde tresse. Efflam portait une courte tunique de lin de couleur rouille, serrée à la taille par une large ceinture richement brodée, et des braies de laine noires.

Quand le moine aperçut Efflam, il ordonna à Landrik d'une voix brève :

— Laisse-nous maintenant.

Landrik s'immobilisa, ne quittant pas des yeux le visiteur. Le comte Efflam vint à sa rencontre. Les deux hommes se dévisagèrent en silence : ils étaient tous deux de haute taille, tous deux d'allure imposante. Le visage du comte, encadré de cheveux noirs, respirait la franchise. Le visage du moine était à moitié dissimulé par le capuchon de son manteau.

— Qu'as-tu donc à me dire, moine ? demanda Efflam.

— Filleul de Charlemagne, répondit le moine avec gravité, je t'assigne* rendez-vous dans un mois, au coucher du soleil, sur la rive gauche du Rhin, en face de l'île de Nonnenwerth, qui se trouve à mi-chemin entre Cologne et Coblenze.

— De quel droit m'assignes-tu ? répliqua le comte.

Pour toute réponse, le moine rejeta son manteau en arrière, découvrant deux épées. Il en appuya une contre le banc et, sortant l'autre de son fourreau, il montra du doigt trois mots qui y étaient gravés. Efflam avait été élevé à la cour de Charlemagne, il savait donc lire et écrire. Il se pencha sur l'épée :

— *Charles et paix*, dit-il en pâlisant.

Puis il se tourna vers sa jeune femme et lui entoura les épaules de son bras.

— Moine, dit-il, sais-tu que je suis marié d'hier ?

— Je le sais.

— N'ai-je point assez guerroyé pour l'empereur Charlemagne ? Ne puis-je enfin vivre en paix sur mon domaine ?

— Souviens-toi de ton serment, dit le moine.

— Je m'en souviens, murmura Efflam avec accablement.

Il releva bientôt la tête et déclara :

— Je partirai dans huit jours.

— Dans huit jours il sera trop tard, répliqua le moine. Il te faut partir demain et porter la seconde épée au comte Bayard. Tu le trouveras au camp de Bayeux, en Neustrie*. Je repars à l'instant. Donne-moi un cheval frais.

Efflam fit signe à Landrik d'approcher.

— Tu donneras une bonne monture au moine. Toi et moi, nous partirons demain matin pour un long voyage. Nous emmènerons deux valets ; choisis-les toi-même. Occupe-toi de tout. Les quelques heures qu'il me reste, je les dois à ma femme.

Puis, ayant salué le moine, il prit la comtesse par la taille et ils s'éloignèrent.

— De quel serment s'agit-il ? demanda Clothilde.

— Il y a un mystère dans ma vie, répondit Efflam. Si je ne t'en ai pas parlé, c'est que j'ai promis le secret à l'empereur Charlemagne sur son lit de mort. J'espérais pouvoir vivre ici heureux près de toi, mais il me faut obéir à quiconque me présente cette épée. Il y va de mon honneur.

— Dans ce cas, dit Clothilde, tu dois partir, et moi, je dois t'attendre.